

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1920)
Heft: 34

Artikel: Les mystiques et la Bible
Autor: Dombre, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES MYSTIQUES ET LA BIBLE

L'un des préjugés les plus répandus dans nos milieux protestants consiste à supposer, chez les catholiques, une ignorance absolue de la Bible. Cela est si vrai que le titre seul de cette étude a pu sembler à beaucoup de lecteurs une véritable gageure. Qu'ils ne se hâtent pas d'accepter la partie ! Ils perdraient. Nous n'aurions, pour faire échec et mat, qu'à pousser en avant Jean de la Croix, un petit moine espagnol du xvi^e siècle, qui savait sa Bible sur le bout du doigt et qui, en ce domaine, aurait rendu des points à un quaker. On n'en peut dire autant, il est vrai, de tous les mystiques, mais s'ils connaissent la Bible imparfaitement, s'ils manquent surtout, à son endroit, de cette connaissance directe dont nous devons l'inestimable privilège à nos Réformateurs, ce qu'ils en possèdent est suffisant pour conditionner un ensemble de réactions particulièrement intéressantes. N'est-il pas évident, du reste, que si l'expérience mystique déborde sur bien des points le cadre des Ecritures, elle ne peut cependant leur être complètement opposée ?

I

D'emblée, chez ces chrétiens que nous étudions, un contraste nous frappe.

D'une part ils sont impérieusement attirés vers les faits

bibliques. Dans leur recherche passionnée des réalités spirituelles concrètes, ils préfèrent de beaucoup ces faits qui composent l'histoire du salut aux idées qui en composent la métaphysique. Certaines parties de la Bible (le Cantique, la Passion), sont l'aliment quotidien de leurs âmes. Quant à la personnalité du Sauveur, elle reste pour eux, il va sans dire, au premier plan. Nous pouvons estimer qu'ils négligent un peu trop sa vie terrestre, qu'ils oublient facilement en lui le guérisseur, le prédicateur et le prophète, mais nous sommes tenus de reconnaître qu'ils gardent à sa naissance et à sa mort une dévotion jalouse. L'Evangile de la Crèche et l'Evangile de la Croix sont lus sans cesse et toujours médités par eux, et les faits que ces Evangiles nous rapportent constamment évoqués. Faut-il rappeler que ces mêmes scènes ont fourni aux maîtres italiens et flamands, moines pour la plupart, et, qu'ils soient moines ou laïcs, toujours portés vers la vie intérieure, des thèmes inépuisables pour leurs naïves compositions? La fin du XIV^e siècle et le début du XV^e voient éclore ces exquises Nativités et ces Crucifixions tragiques que plus tard, malgré tout leur talent, les maîtres de la Renaissance n'égaleront jamais. Faut-il rappeler encore que bien avant la Renaissance, bien avant que la peinture, héritière directe des «chroniques» du Moyen Age, ne se soit dégagée de leur pieuse maladresse, les humbles imagiers du XIII^e ont écrit, dans la pierre des cathédrales, le plus beau poème qui fut jamais écrit et que ce poème n'est, en définitive, qu'un commentaire de la Bible, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, du Livre de la Création au Livre du Jugement dernier?

Et d'autre part, coexistant avec un tel attrait, nous trouvons chez les mystiques l'indifférence la plus complète ou, si l'on préfère, le latitudinarisme le plus indulgent quant à l'expression dont ces faits sont revêtus. Nul n'est plus éloigné qu'ils ne le sont du culte de la lettre. Il faudrait d'ailleurs, pour y tomber, qu'ils connussent l'aspect littéral de l'Ecriture sainte, et cet aspect, ils l'ignorent la plupart du

temps. Sur ce point, comme sur tous les autres, ils s'en rapportent à l'Eglise. Par son enseignement, ses traditions, ses images, par la décoration de ses chapelles et par ses chemins de croix, l'Eglise leur transmet la substance de la Bible. Cela leur suffit. Comme ils vivent à une époque — je ne parle pas des rares mystiques modernes — où l'imprimerie n'est pas très répandue, où l'on ne trouve en fait de Bible, et encore pas toujours ! que la traduction latine de la Vulgate, où l'on risque enfin, à se réclamer du texte original, de s'engager en de fâcheuses compromissions avec les Vaudois, les Luthériens ou les Juifs, ils renoncent facilement à ce qui nous paraît aujourd'hui une chose toute naturelle, ils ne lisent pas la Bible. Nous avons vu quelle imprudence on commettrait en concluant de là qu'ils l'ignorent.

Ce qui vient d'être dit nous incline à penser — et les faits confirment cette présomption — que seuls dans le petit clan des mystiques, les hommes peuvent avoir de la Bible une connaissance étendue. Ils possédaient le latin de par leur séjour aux universités, aussi complètement que l'on peut posséder, de nos jours, une langue vivante. Les femmes, à de rares exceptions près, n'en savaient pas le premier mot. Elles en étaient réduites à deviner : travail assez facile, malgré leur ignorance, pour peu qu'elles consentissent à secouer leur paresse d'esprit. En Italie, en Espagne et même en France, on ne répète pas, des années durant, le latin des offices sans finir par voir tant soit peu au travers. Thérèse fait de ces brusques éclairs de compréhension autant de dons de la grâce.

Voici ce qui m'est arrivé, dit-elle, dans l'oraison de quiétude. Quoique d'ordinaire je n'entende rien dans les prières latines et surtout dans les psaumes (1), souvent néanmoins je comprenais le verset latin comme s'il eût été écrit en castillan. J'allais même plus loin, j'en découvrais avec bonheur le sens caché. (2)

(1) Evidemment parce que la langue de ces derniers est moins populaire, moins près de l'espagnol.

(2) « Le sens symbolique ». — *Vie*, chap. XV.

Ces illuminations soudaines n'ont rien psychologiquement d'inexplicable. Quelle qu'en soit la raison, elles restent l'unique recours des âmes féminines qui composent, comme on le sait, la grande majorité de la famille mystique. En revanche, les hommes savent. Jean de la Croix, Maître Eckardt, Tauler, Suzo, François de Sales citent assez fréquemment la Bible pour que nous ne conservions aucun doute à cet égard.

Il ne faut pas s'attendre évidemment à ce que nos mystiques possèdent, comme on peut la posséder aujourd'hui, la *science* de la Bible. Cette science était à peine en voie de formation, et fût-elle dès lors achevée que leur antipathie instinctive pour les procédés et les méthodes de l'esprit critique les en eût tenus éloignés. Cependant ici encore quelques surprises nous attendent. C'est ainsi que l'on trouve chez François de Sales une véritable discussion à propos d'un texte, l'auteur comparant le verset de la Vulgate au verset hébreu et à celui des « Septante interprètes », puis se prononçant en faveur du premier pour des raisons purement dogmatiques d'ailleurs (1). Mais il faut surtout nommer ici Luis de Léon, le premier éditeur des œuvres de sainte Thérèse. Ses opinions avancées sur le Cantique des cantiques lui valurent d'être emprisonné pendant six ans par les soins du Saint Office. Non seulement il ne rétracta rien, mais il donna, le lendemain de son élargissement, la mesure de sa belle et dédaigneuse conscience scientifique : sans un mot, sans une plainte, sans la moindre allusion à cette longue interruption forcée, il se borna à reprendre, devant ses étudiants, « la leçon de la veille » : « Nous disions donc... » (2).

Mais ce savant ne serait pas un mystique, il ne serait pas même un homme de son temps s'il se refusait à trouver dans la Bible, à côté du sens réel et immédiat, une infinité d'autres sens. Tous les mystiques sont des symbolistes. Ils marchent dans l'invisible, qui seul compte pour eux. Les choses extérieures n'ont pas de valeur en elles-mêmes, elles

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, III, 6.

(2) ROUSSELOT, *Les mystiques espagnols*, p. 229.

ne sont que le reflet de la réalité, que l'enveloppe au travers de laquelle nos yeux doivent la découvrir. Le XIV^e siècle, ce temps mystique par excellence, fut aussi le temps où la symbolique a régné. Chaque fleur, chaque couleur, chaque pierre précieuse, chaque geste du prêtre et chaque détail du rituel prit alors une signification particulière. Il y eut là toute une science, complexe et touffue, embrassant la création tout entière, dont réussissent assez bien à nous donner une idée les quelques pages que lui a consacrées Huysmans dans «la Cathédrale». Cette disposition, je dirai même ce besoin de leur esprit, les mystiques l'ont naturellement transporté dans l'étude de la Bible. Ils ont rejoint ainsi, par une voie détournée, la longue lignée des rabbins et des Pères de l'Eglise. Grâce à leur connaissance du cœur humain, à leur exquise sensibilité des choses de l'esprit, à leur idéalisme robuste et concret, ils ont pu infuser un sang nouveau à la descendance appauvrie des grands commentateurs. On comprendra suffisamment ce que nous voulons dire en lisant ce bref passage de Ruysbrœck, choisi entre cent autres tout aussi beaux :

La hauteur de l'Arche est d'une coudée et demie. C'est l'ascension de l'esprit, qui, pleine de louange, nous conserve dans l'union divine, dans l'unité essentielle. La demi-coudée nous avertit que la majesté de Dieu est infiniment plus haute que la louange des créatures. L'imperfection de la demi-coudée, c'est l'imperfection de l'effort humain qui doit cependant tendre et se grandir vers la hauteur incompréhensible, avec la certitude de ne pas l'atteindre. Sens, puissances, activité spirituelle, tout reste inférieur aux exigences de l'action de grâces. (1)

Cela peut sembler aventureux pour qui veut s'en tenir aux textes, mais c'est à coup sûr d'une admirable poésie. Tous les mystiques, bien entendu, n'atteignent pas aussi haut. Ils tombent souvent dans la vulgarité, ils pataugent dans des explications dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont terriblement embarrassées. Ainsi, pour Jean de

(1) *Commentaria in tabernaculum fœderis*, 147 (Trad. Hello)

la Croix, les parfums dont on couvre Esther avant de la présenter au roi Assuérus symbolisent les onctions de l'Esprit saint qui précèdent, pour l'âme, le mariage spirituel. L'hippopotame, si curieusement décrit dans Job XL, figure le démon : « Que le Jourdain se précipite dans sa gueule, il reste calme ». Le Jourdain, dit Jean de la Croix, c'est l'âme élevée au plus haut degré de perfection. Si haut placée soit-elle, jamais elle ne doit s'estimer hors d'atteinte (1). De telles explications n'ont pas une grande valeur. Mais il ne faudrait pas juger d'après elles tout le symbolisme mystique qui renferme souvent de belles choses.

Ce symbolisme perpétuel, intempérorant et pratiquement sans limites, fait encore peser sur la Bible, pour les mystiques condamnés à ne pas en comprendre le sens réel, un surcroît d'obscurité. Comment se reconnaître, dans ce fouillis ? Comment éviter l'interprétation erronée, celle que l'Eglise condamne et que le démon nous insuffle ? Mieux vaut accepter, tout simplement, sans chercher à comprendre. Thérèse, toujours si prompte à tirer pour ses filles, de ses propres expériences, des règles pratiques, écrit à ce sujet une page charmante et, qui plus est, fort significative. Elle vient de citer le premier verset du Cantique des cantiques :

J'avoue que je ne comprends pas cela et c'est pour moi un grand bonheur de ne pouvoir le comprendre. Et en effet, c'est bien moins par les choses que notre faible entendement croit pouvoir entendre ici-bas, que par celles qui sont absolument au-dessus de lui, que notre âme s'élève vers Dieu et se sent pénétrée de respect pour son adorable majesté. C'est pourquoi, mes filles, lorsqu'en lisant un livre, en entendant un sermon ou en méditant les mystères de notre sainte foi, il se présentera des choses que vous ne pouvez bonnement comprendre, je vous recommande extrêmement de ne pas fatiguer votre esprit et de ne pas épuiser ses forces à vouloir les pénétrer. Ce n'est pas là le fait des femmes ni même de bien des hommes.

Quand il plaît au divin Maître d'en donner l'intelligence, il le fait sans aucun travail de notre part. Je dis ceci pour les femmes et pour

(1) *La vive flamme d'amour*, str. III.

les hommes qui ne sont pas obligés de soutenir la vérité par leur doctrine. Car pour ceux à qui le Seigneur confie la mission de nous instruire, il est clair qu'ils doivent approfondir l'Ecriture et ce travail ne peut que leur être fort utile. Mais pour nous, notre partage est de recevoir avec simplicité ce qu'il plaira au Seigneur de nous donner. Quant à ce qu'il nous refuse, loin d'en éprouver la moindre peine, nous devons plutôt nous en réjouir, par cette considération que notre Dieu et Seigneur est si grand qu'une seule de ses paroles renferme en elle mille mystères, et qu'ainsi il nous est impossible de la bien entendre. Si cette parole était en latin, en hébreu ou en grec, ce ne serait pas merveille ! Mais pour ne parler que des psaumes de David, que de passages qui, même traduits en notre langue castillane, demeurent pour nous aussi obscurs que dans la langue latine ! Ainsi gardez-vous toujours de fatiguer ou d'épuiser votre esprit en cherchant à les comprendre. Les femmes n'ont besoin que de ce qui suffit à leur entendement; et avec cela, Dieu se montrera prodigue de ses grâces envers nous.

Lorsqu'il plaît au divin Maître, sans travail ni sollicitude de notre part, de nous faire entendre ces paroles de l'Ecriture, nous en trouvons en nous l'intelligence. En dehors de cela, notre devoir est de nous humilier; et, comme je l'ai dit, de nous réjouir que notre Dieu soit si grand que ses paroles, même dans notre langue, ne peuvent être comprises de nous.... (1)

En somme, on le voit, la sainte ramène au second plan, avec cette délicatesse de toucher qui est l'un des charmes de ses écrits, mais aussi avec une inexorable fermeté, ce qui pour nous, protestants, reste la pièce maîtresse de tout notre édifice religieux. Le fait suivant que nous prenons encore chez Thérèse montrera le côté secondaire — j'allais écrire accessoire — de la Bible pour les mystiques. Un jour, une novice se présente. Thérèse l'admet et lui indique les quelques objets qui lui seront nécessaires.

Et ma Bible, ma mère, s'écrie la novice. Il faudra bien aussi que j'apporte ma Bible !

Thérèse, impatientée, riposte :

Votre Bible, ma fille, nous n'en avons pas besoin; gardez-la et restez chez vous. Chez nous on ne sait que filer et obéir. (2)

(1) *Fragment du livre sur le Cantique des Cantiques*, I.

(2) *Vie de sainte Thérèse*, par une carmélite de Caen, I, 426.

La biographe qui nous rapporte cette brève conversation semble rattacher l'alararde de Thérèse beaucoup plus au ton prétentieux et insistant de son interlocutrice qu'au désir somme toute légitime que celle-ci exprimait. Disons aussi qu'elle nous semble viser plutôt le recueil que le contenu du recueil. Thérèse, en bonne Espagnole dominée par la terreur des Luthériens, se défiait du premier. Elle n'ignorait rien de l'inestimable valeur du second. Malgré ces réserves, il est cependant indéniable que nous sommes ici à l'opposé de notre point de vue protestant. Ici c'est l'Eglise qui soutient la Bible, qui l'étaie de son autorité toute puissante, qui l'accrédite auprès des fidèles et la leur distribue à son gré. Chez nous, au contraire, c'est la Bible qui domine les Eglises, qui les vivifie si elles consentent à s'imprégnier de sa sève, et qui, lorsqu'elles s'y refusent, les juge.

La primauté accordée à l'Eglise n'est pas le seul élément qui, pour les mystiques, maintienne la Bible dans une sorte de demi-jour. Il est un second élément qui tend au même résultat, et cet élément n'est rien de moins que le mysticisme lui-même. Qu'est-ce en effet, qu'est-ce en dernière analyse que le mysticisme, sinon, par delà tous les systèmes et toutes les philosophies, au-dessus des modes habituels de connaître, hors de la sphère de l'intelligible, la tentative d'un contact, plus encore : d'une péréquation entre l'âme et la vérité absolue ? Si rudimentaire qu'on le suppose, il porte toujours en soi, inexprimée peut-être, mais facilement reconnaissable à l'attitude pratique qu'elle entraîne, une théorie de la connaissance, d'une connaissance directe et totale, frémisante et sentie. Nous nous traînons parmi les choses créées. Il s'en détache d'un coup d'aile. Il est une prise de possession victorieuse de l'ineffable. Rien ne le décourage, ni les obstacles, ni la sécheresse, ni l'impossibilité d'exprimer ce qui lui échappe à peine l'a-t-il saisi. Il n'en revient alors que plus violemment à la charge, désireux seulement de posséder, ne serait-ce que pour un court instant, cette lumière souveraine dont rien ici-bas ne peut donner une

idée. Tel est l'esprit du mysticisme, de tout le mysticisme, à travers les avatars innombrables que la stagnation de la pensée humaine ou ses grands mouvements lui ont imposés tour à tour.

Eh bien, que l'on compare à cette connaissance la connaissance humble, médiate, acquise pas à pas et toujours fragmentaire, que peut donner la Bible des choses de Dieu et l'on comprendra l'espèce de dédain que tout mystique éprouve, sans toujours se l'avouer et sans même le vouloir, à l'endroit des livres sacrés. Le lait n'est rien pour qui peut supporter la viande. La foi ne compte guère, pour qui, dès ici-bas, peut marcher par la vue. D'ailleurs l'adhésion à la Bible n'est pas seulement une inutilité. Elle est encore, beaucoup plus que l'adhésion toute formelle accordée à l'Eglise, une entrave.

Ah! qu'on ne me parle plus de l'Evangile, s'écrie Angèle de Foligno, ni de la vie de Jésus-Christ, ni d'aucune parole divine ! Tout cela ne me paraîtrait plus rien... ! Je vois en Dieu de plus grandes grandeurs ! Silence devant l'incomparable... ! (1)

Il y a là, évidemment, un sentiment extrême, que nous nous gardons bien de généraliser. Mais l'on devine sans peine ce que devient, si on le transporte sur le ton habituel des mystiques, ce refus de la parole écrite : il devient indifférence et bien souvent oubli. Et cela s'entend sans peine, puisqu'aux yeux des mystiques la Révélation n'est pas close et se continue en eux.

Il nous apparaît donc dès maintenant qu'ils en useront à l'endroit de la Bible avec une très grande liberté. Nous en verrons tout à l'heure de nombreuses preuves. Pour l'instant demandons-nous encore vers quelles parties de la Bible ils se sont sentis plus spécialement attirés. Tout chrétien, par la force des choses, est amené à se tailler, dans ce vaste domaine, un petit champ qui lui est propre et où il recueille de

(1) Angèle de Foligno, *Révélations*, trad. Hello, p. 101.

quoi apaiser ses doutes, de quoi calmer ses souffrances, de quoi nourrir son idéal. Que nous le voulions ou non, nous possérons tous notre Bible dans la Bible. Quelle est donc la Bible des mystiques ?

Dans l'Ancien Testament, leur préférence ira surtout vers les œuvres lyriques. L'histoire, volontiers ils la feraient commencer à Jésus-Christ. Tout ce qui précède, rois, patriarches, conducteurs de peuple n'a d'intérêt pour eux que dans la mesure où la venue du Sauveur s'y trouve préfigurée. Aussi se contentent-ils de le recevoir des traditions populaires et de le lire sur le portail des cathédrales ou sur le chapiteau des cloîtres. La loi, ils la dominent. Le prophétisme, conçu comme la lutte d'une religion vivante contre l'esprit sacerdotal, ils n'en ont cure : non que leur religion ne soit vivante et personnelle (elle l'est surabondamment) mais elle ne brise jamais avec l'esprit sacerdotal, elle s'en accorde. Il n'y a plus dès lors pour éveiller en eux un écho que les admirables poèmes de l'Ancienne Alliance : Job, les Psautiers dont il est fait dans les offices un usage constant et qui sont à ce titre parfaitement connus, et enfin, et surtout, pour des raisons que nous allons établir, le Cantique des Cantiques.

Si nous procédons de même, par élimination, nous écartons d'emblée du Nouveau Testament tout ce qui touche au dogme. Le dogme est hors de cause pour les mystiques. C'est ainsi que l'épître aux Romains, si lucide et si calme, si riche au point de vue de l'élaboration de la foi, est franchement laissée par eux dans l'ombre. Tout leur intérêt se concentre ici sur l'histoire, et, dans l'histoire, sur ce qui en est le point culminant : le récit des souffrances du Sauveur. Quant aux épîtres, s'il fallait faire une exception en leur faveur, les mystiques choisiraient les deux épîtres aux Corinthiens, soit en raison de la passion (au meilleur sens du mot) dont ces écrits débordent, soit à cause du joyau que renferme la première d'entre elles en son chapitre sur l'Amour. Mais si Jean de la Croix, M^{me} Guyon, Fénelon les

citent, combien en est-il parmi leurs semblables qui les ignorent complètement !

Telle est, en général, la Bible des mystiques. Mais il est évidemment des préférences personnelles. La femme forte et ardente que fut sainte Chantal ne mettait rien au-dessus du livre des Actes. Tous les mystiques hérétiques, depuis les « Spirituels » du XIII^e siècle italien jusqu'aux quiétistes de notre grand siècle en passant par les Beghards et les Frères du Libre Esprit sondèrent l'Apocalypse avec leur ferveur têtue de croyants et de persécutés. Et il y a enfin des mystiques qui possèdent la Bible, toute la Bible, à fond. Saint Jean de la Croix, que nous avons déjà nommé, en utilise sans distinction tous les livres, même les livres extra-canoniques. Ses deux principaux ouvrages, la *Montée du Carmel* et la *Nuit obscure* ne renferment pas moins de 554 citations.

II

Les mystiques ont beau avoir « leur Bible » dans la Bible, il n'apparaît pas que ces quelques livres préférés jouent, dans la formation de leur âme religieuse, un rôle appréciable. L'Eglise avec ses traditions, ses dogmes et ses rites leur donne bien davantage, si tant est qu'elle ne leur donne pas tout. Il est juste cependant de mettre à part un écrit auquel le mysticisme chrétien doit sa coloration particulière ; c'est *le Cantique des Cantiques*.

Tous les mysticismes poursuivent l'union avec Dieu. Tous exigent de l'homme, pour parler avec Ruysbræck, « la sortie de soi-même » et lui promettent en échange, au-dessus des accidents passagers de la vie, une intime rencontre avec le principe éternel des choses. Mais qu'elle est différente, cette union, comme elle est autrement conçue, désirée, exécutée selon la religion dont se réclame le mystique ! L'âme, chez le yoghi de l'Inde, est une fumée : plus elle monte et plus elle se mélange avec le Dieu qui l'environne, jusqu'à ce

qu'elle se dissipe entièrement en lui. Elle est, pour les néoplatoniciens, comme une balle rebondissant vers la main qui l'a laissée échapper : à mesure qu'elle s'élève elle refait en sens inverse les étapes successives qui l'avaient éloignée de Dieu. Chez les œufs, ces panthéistes de l'Islam, l'âme aspire à se baigner dans le grand tout. Chez les chrétiens, elle s'unît à Dieu comme l'épouse s'unît à l'époux auquel elle s'est librement donnée.

Notre littérature mystique est sur ce point d'une richesse inépuisable. Les « fiançailles » sont maintes fois décrites (1) comme une splendide cérémonie au cours de laquelle Jésus passe au doigt de ses bien-aimées l'anneau nuptial. Le « mariage spirituel » s'accompagne pour Thérèse d'une intimité quasi-conjugale avec son Dieu. Ruysbroeck écrit « l'Ornement des noces spirituelles ». Nous n'en finirions pas si nous voulions être complets.

Il faut cependant s'entendre. Nous parlons de littérature, et non de réalités vécues. Leuba, dans son étude sur *Les tendances fondamentales des mystiques chrétiens* (2) reproche à ceux qu'il étudie d'être des érotomanes. Selon lui, la chair, trop longtemps et trop fortement comprimée, se rattraperait en « pimentant » les pures jouissances mystiques. Notre propos n'est pas de trancher la question. Rappelons seulement que les mystiques pourraient bien, dans la plupart des cas, n'être que les prisonniers du langage dont ils se servent. Que d'autre part ce langage déteigne sur leur vie, c'est bien possible, c'est même inévitable. On ne manie pas impunément, surtout lorsque l'on fait, comme tous les mystiques, profession d'ascétisme, les paroles ardentes d'un chant d'amour oriental. On a beau les entendre au sens symbolique, elles n'en laissent pas moins subsister après elles un émoi qui n'est pas tout au bénéfice de l'esprit. Mais pré-

(1) Nous possédons les récits des fiançailles de Rose de Lima, Angèle de Foligno, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Catherine de Sienne, Catherine de Ricci, etc.

(2) Revue philosophique, 1902 II.

tendre qu'il s'agit là de sentiments, ou encore, osons dire le mot, de sensations analogues à celles de l'amour sexuel, c'est, nous semble-t-il, aller un peu vite en besogne. On ne saurait faire un grief aux mystiques de ce qui n'est la plupart du temps pour eux qu'une terminologie habituelle.

« Nous en sommes réduits, écrit Huysmans, pour qualifier » ce mystérieux amour, à chercher nos comparaisons dans » les actes humains, à infliger au Seigneur la honte de nos » mots. Il nous faut recourir aux termes d'« union », de » « mariage », de « noces », à des vocables qui puent le » saint ! Mais aussi, comment énoncer l'inexprimable, com- » ment, dans la bassesse de notre langue, désigner l'ineffa- » ble immersion d'une âme en Dieu ? » (1) Nous sommes tout à fait de l'avis de Huysmans, sauf en ce qui concerne cette obligation supposée. Aucune nécessité ne constraint les mystiques à employer de pareils termes. Les mystiques sont tout simplement des gens qui ont lu le Cantique et qui s'en souviennent.

Certains d'entre eux, et non des moindres, l'ont même commenté longuement. Ce fait lui a assuré une diffusion qu'il n'aurait jamais connue, s'il était resté un texte parmi d'autres textes. Saint Bernard, dont la grande figure domine tout le Moyen Age, a écrit des sermons sur le Cantique. Sainte Thérèse a composé sur le même sujet tout un traité (2), saint François de Sales des méditations. Sous le couvert d'autorités pareilles, on peut se représenter sans peine si le Cantique était lu à la Visitation, au Carmel et dans les communautés bénédictines ! Saint Jean de la Croix devait faire du Cantique un usage constant. Chacun de ses quatre grands traités, dont certaines parties sont pourtant d'une aridité dé-

(1) *En route*, p. 112.

(2) Nous n'en possédons malheureusement que le début. Le confesseur de la sainte ayant jugé que le manuscrit, en ces temps de persécution, pouvait devenir compromettant, conseilla à sa pénitente de le détruire. Ce qu'elle fit. Mais une carmélite d'Albe avait pris copie des premières pages et c'est là tout ce qui fut conservé du livre.

solante, n'est que le développement d'une sorte de poème dont il est précédé. Or nous trouvons, dans ces poèmes, de nombreux échos de l'ode hébraïque. Les vers que voici :

Faites la chasse aux renards
Car notre vigne est déjà en fleurs...

ou ceci encore :

Si autrefois vous avez trouvé mon teint noir...

sont plus que des réminiscences (1). Jean de la Croix utilise tout l'arsenal poétique dont s'est servi Salomon : les zéphyrs et les grenades, et les aromates, et les colombes. Cela va si loin que, sans citer ouvertement le texte sacré, Jean de la Croix en donne des pastiches saisissants. Nous ne pouvons reproduire ici ces poèmes (tel d'entre eux ne renferme pas moins de quarante strophes!) mais on en connaîtra suffisamment le ton, en lisant ces quelques extraits :

Où vous êtes-vous caché,
Mon Bien-Aimé, en me laissant dans les gémissements ?
Vous avez fui comme le cerf
Après m'avoir blessée.
Je suis sortie après vous en criant, et vous étiez déjà parti !

Pasteurs, vous qui irez
A la montagne en traversant les bergeries,
Si vous voyez par bonheur
Celui que j'aime le plus,
Dites-lui que je languis, que je souffre et que je meurs...

Arrêtez-vous, Aquilon mortel
Venez, vent du midi, qui réveillez les amours,
Soufflez à travers mon jardin,
Et que ses parfums se répandent
Et le Bien-Aimé se rassasiera parmi les fleurs.

O Nymphes de Judée !
Tandis que sur les fleurs et les rosiers
L'ambre répand ses parfums,
Demeurez dans les faubourgs
Et ne venez pas toucher le seuil de nos portes...

(1) Cant. I, 5 et II, 15.

J'ai bu dans le cellier intérieur
 De mon bien-aimé, et quand j'en suis sortie,
 Dans toute cette vaste plaine
 Je ne connaissais plus rien
 Et je perdis le troupeau que j'avais auparavant... (1)

Les spirituels auteurs qui ont publié récemment cette boutade littéraire intitulée « *A la manière de...* » ne nous ont rien donné d'aussi parfaitement imité. A une époque et en un pays où il n'était pas sans inconvénient, nous venons de le voir pour sainte Thérèse et nous l'avons vu plus haut pour Luis de Léon, de commenter la Bible, Jean de la Croix trouve le moyen, sans avoir l'air d'y toucher, de mêler à ses propres théories, d'un bout à l'autre de ses ouvrages, une paraphrase du Cantique.

Cette influence du Cantique sur le mysticisme chrétien n'est guère discutée. Reste à savoir ce qui l'a rendue possible. Les autres mysticismes n'ont pas cet aspect facilement sensuel, et c'est là, soit dit en passant, l'argument le plus décisif contre la théorie de Leuba. Car enfin les Orientaux possèdent bien, dans leurs diverses littératures profanes, des chants aussi passionnés, sinon davantage, que celui du roi Salomon. Ils sont, avec cela, tout naturellement des symbolistes. D'où vient alors que le rossignol et la rose des poètes persans, pour ne pas parler du reste, ne se retrouvent pas dans les écrits œufiques ? Evidemment aucun de ces poèmes n'a eu l'inavaisable fortune du Cantique. Admis dans le Canon, celui-ci est devenu, du même coup, texte sacré et, pour qu'il demeure tel, il a bien fallu, coûte que coûte, l'interpréter symboliquement. Mais cette raison n'est pas suffisante. Combien d'autres écrits revêtus, de par leur place dans la Bible, du même caractère sacré, les mystiques chrétiens laissent-ils de côté ! Pour qu'ils aient choisi précisément celui-là et qu'ils en aient fait leur terre d'élection, il faut au moins qu'une sorte d'autorisation leur ait été donnée.

(1) *Cantique spirituel*, str. I, II, XVII, XVIII, XXVI.

Cette autorisation, nous venons de le voir, n'émane pas directement du mysticisme. Serait-elle de provenance chrétienne ?

Quoique les peuples orientaux soient, par tempérament, beaucoup plus sensuels que nous ne le sommes, deux de leurs tendances intellectuelles les gardent de toute transposition, dans le domaine religieux, des choses de la chair. Ce sont la tendance spiritualiste et la tendance panthéiste. On s'imagine mal Allah, le Dieu unique, le pur esprit créateur du monde, tenant, vis-à-vis d'une âme, le rôle de l'époux du Cantique. On ne voit pas davantage dans ce rôle l'universelle, informe et vaste déité des ascètes hindous. Nous, chrétiens, au contraire, nous sommes des réalistes et des personnalistes et ce sont là, quoiqu'il en semble, les deux raisons qui font notre religion supérieure. Mais cette double exigence ouvre la porte à d'étranges possibilités. Je ne songe pas un instant, en écrivant cette phrase, aux effusions et aux tendresses dans lesquelles la seule pensée de Jésus jette les pauvres détraquées si savamment étudiées par Krafft Ebing ou par Moreau de Tours. Je me refuse à quitter le sanctuaire pour la maison des fous. La manie religieuse peut singer le mysticisme. Elle n'est pas le mysticisme. Je cherche seulement à comprendre comment il se fait que des chrétiens aient pu donner, de l'épithalame de Salomon, l'interprétation symbolique que l'on connaît. Et je me demande s'il n'a pas fallu pour cela « le Verbe fait chair ». C'est ici le moment de nous souvenir de tout ce qui, dans la tradition chrétienne, a favorisé cette interprétation : de la parabole des noces et de celle des dix vierges, de ce témoignage du Précurseur que nous rapporte l'évangile de Jean : « Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux » et de cette apostrophe véhémente de Paul dans la 2^e Epître aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés à un seul époux pour vous présenter à lui comme une vierge pure ». Rappelons-nous aussi qu'il s'agit dans le Cantique d'un Roi et d'un Berger et que les chrétiens de tous les temps, se conformant d'ail-

leurs en cela aux déclarations mêmes du Maître, ont aimé à se représenter Jésus sous ce double aspect. L'assimilation était inévitable. Que les mystiques l'aient accueillie d'enthousiasme, qu'ils en aient fait le thème favori de leurs méditations, cela résulte à n'en pas douter de ce que le personnalisme et le réalisme chrétiens sont accentués chez eux d'une manière particulièrement vigoureuse. On se les imagine volontiers poursuivant, dans le monde des abstractions, d'insaisissables chimères. Rien n'est moins exact. On peut affirmer au contraire qu'ils ne perdent jamais de vue la réalité concrète sur laquelle tout repose. Nous croyons et nous raisonnons : eux voient. Sans doute Denys l'Aréopagite, Maître Eckardt, Jacob Boehme furent au premier chef des métaphysiciens et cela ne les a pas empêchés, il faut bien en convenir, d'être d'incomparables mystiques. Mais n'est-ce pas au prix d'une trop large extension qu'on les range encore parmi les mystiques *chrétiens*? Thérèse, une mystique chrétienne, celle-là ! n'a garde de se perdre comme eux dans les nuages. Qu'on en juge par l'insistance qu'elle met à revendiquer l'humanité, plus encore : la corporéité du Sauveur. Elle a cru, à un certain moment, pouvoir s'en passer : Et personne, nous avoue-t-elle au livre de sa vie, personne ne m'eût fait retourner à la sainte humanité du Sauveur, dans laquelle je croyais vraiment trouver un obstacle. O Seigneur de mon âme et mon bien, Jésus crucifié ! Je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai eue... Nous ne pouvons plaire à Dieu que par Jésus-Christ ; et sa volonté est de ne nous accorder de grandes grâces que par les mains de cette Humanité très sainte, en qui, comme il dit, il met ses complaisances. C'est cent et cent fois que je l'ai vu par expérience et je l'ai entendu de la bouche même de notre Seigneur. C'est par cette porte, comme je l'ai vu clairement, que nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine majesté nous découvre de grands secrets. (1)

Elle invoque d'illustres prédecesseurs :

J'ai considéré avec soin, depuis que j'ai compris cette vérité, la conduite de quelques saints, grands contemplatifs, et ils n'allaien pas par

(1) *Vie*, ch. XXII.

un autre chemin. Saint François nous en donne la preuve par ses stigmates ; saint Antoine de Padoue par son amour pour l'enfant Jésus ; saint Bernard trouvait ses délices dans la sainte Humanité ; sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres, que vous connaissez aussi bien que moi, en faisaient autant. Sans doute il doit être bon de s'éloigner de tout ce qui est corporel, puisque des personnes si spirituelles (1) le disent, mais à mon avis on ne doit le faire que lorsque l'âme est très avancée, car jusque-là il est évident qu'il faut chercher le créateur par les créatures... Faibles humains que nous sommes, il est d'une immense utilité pour nous de nous représenter Jésus-Christ comme homme...

Elle y revient encore dans le *Château* et conclut :

Ecoutez même ce que j'ose vous dire : si quelqu'un vous enseignait le contraire, vous ne devez point le croire. (2)

On ne peut, en la conjecture présente, faire porter à ce christianisme si concret — et par cela même si authentique — tout le poids des responsabilités. Mais il a certainement permis le jeu d'autres causes (besoin de tendresse et d'abandon, extrême émotivité, etc.) qui, celles-là, tiennent bien à la nature même du mysticisme.

III

Nous venons de voir ce que la Bible a fait des mystiques. Voyons maintenant ce que les mystiques font de la Bible.

Il importe de s'orienter tout de suite, lorsque, parti du rivage protestant, on débarque sur cette terre inconnue. Deux directions nettement opposées aux nôtres doivent, par cela même, être bien précisées.

1^o Nous considérons la Bible comme un ensemble de documents relatifs à une période donnée. C'est du passé, de

(1) Goûtez en passant la délicieuse ironie de la sainte, qui, après avoir cité saint François et saint Bernard, a l'air de prendre en considération les avis de personnes si spirituelles !

(2) *Le Château Intérieur*, 6^o Demeures VII. On peut rapprocher de l'attitude de Thérèse cette exclamation que je trouve chez Suzo : « C'est votre divinité que je cherchais, mon aimable Seigneur, et vous me présentez votre humanité ! » (*Le Livre de la Sagesse éternelle*, II).

l'histoire. Le dernier livre écrit a mis le point final à la Révélation. Lire la Bible, c'est toujours un peu pour nous faire abstraction du monde contemporain et retourner en arrière. Certes, nous revenons de ces excursions dans l'autrefois plus forts et mieux armés pour les luttes d'aujourd'hui, et en ce sens notre Bible est largement moderne. Mais nous n'en demeurons pas moins, et cela vient sans doute de ce que la théologie protestante est dominée, depuis un siècle, par des préoccupations critiques, à un point de vue d'historiens. Le mystique, au contraire, actualise la Bible, il en fait quelque chose de présent, elle déroule à nouveau pour lui ses périéties toutes les fois qu'il s'en approche, et il s'insère lui-même dans ce drame, non comme un spectateur (ce dont il ne saurait se contenter) mais comme un acteur qui a son mot à dire. « Tout est accompli », voilà le protestant. Et voici le mystique : « Jésus en agonie jusqu'à la fin du monde ».

2^o Nous sommes devenus, par la force des choses, des serviteurs de la lettre. Il est vrai que nous avons abandonné pour une théorie plus compréhensive et moins mécanique de l'inspiration la vieille théopneustie. Mais l'idée nous repugne — et à juste raison — d'ajouter un mot au texte, de retrancher ou de modifier un mot du texte. Nous n'y songeons pas plus à vrai dire que le propriétaire ne songe à attaquer à la pioche les fondements sur lesquels repose sa maison. De ce sentiment vient notre respect pour la Parole écrite, notre désir d'avoir la meilleure leçon, notre besoin de traductions continuellement révisées. Très différente est l'attitude du mystique. Il est beaucoup plus libre, et nous en avons vu les motifs, en ce qui concerne la Bible. Aussi pourra-t-il se permettre, sans que l'édifice de sa foi risque de s'en trouver ébranlé, de compléter les récits sacrés par des détails de son cru. Sur ce même canevas dont nous respectons l'intégrité avec une vigilance scrupuleuse, il retracera, en des tons infiniment variés, les contours de sa propre expérience. Il deviendra ainsi, par la richesse même de cette expérience, l'un des principaux artisans de la tradition,

de cette tradition que l'Eglise a tissée, assez étroitement pour qu'aux yeux des fidèles toutes deux se confondent, dans la trame même de l'Ecriture.

Repronons, en les appuyant par des faits, ces affirmations :

1^o Nous n'aurions aucune peine à découvrir, chez les mystiques, de nombreuses marques d'actualisation des faits bibliques. Nous nous en tiendrons à celles que l'on va lire et que nous trouvons chez Suzo. Ce vieux moine souabe, avec son sens de la poésie et sa naïveté exquise, cet ascète qui n'est un visionnaire que parce qu'il est, d'abord et éminemment, un visuel, nous paraît tout désigné pour nous fournir les documents les plus caractéristiques.

Qu'on relise dans l'évangile de Luc (II, 21-39) le récit de la présentation de Jésus au Temple. Voici ce que devient ce récit dans les méditations de Suzo :

Lorsque Marie approchait de la porte extérieure de la ville, poussé par l'ardent désir de son cœur, le serviteur (1) courait, et dépassant tous les autres, il allait à sa rencontre avec la foule des cœurs qui aiment Dieu. Dans la rue, il tombait à ses pieds, et la priaît de vouloir bien s'arrêter un instant avec sa suite, jusqu'à ce qu'il lui ait chanté un cantique. Il commençait alors à chanter en esprit, — ses lèvres remuaient mais personne ne l'entendait, — la prose *Inviolata*, le plus aimablement qu'il le pouvait, en s'inclinant profondément lorsqu'il chantait : *O benigna, o benigna...* Il priaît Marie de vouloir bien montrer sa douce bonté envers un pauvre pécheur, puis il se levait, et suivait Notre-Dame en portant son cierge spirituel et en désirant que la flamme ardente de la lumière divine ne s'éteignît jamais en lui.

Lorsqu'il avait rejoint la foule de tous les cœurs aimants, il entonnait l'antienne : *Adorna*, et les exhortait à recevoir le Sauveur avec amour, à entourer avec désir et respect sa sainte Mère ; et, se joignant à eux, il la conduisait en chantant ses louanges jusqu'au Temple. Puis ensuite, entrant, avec un cœur plein de désirs, avant que la douce Mère fût elle-même entrée, et qu'elle eût donné son fils au vieillard Siméon, il s'agenouillait devant elle, élevait vers elle ses yeux et ses mains et la priaît de vouloir bien lui montrer aussi son fils, et de lui permettre de l'embrasser. Et Marie confiait son fils au serviteur, qui,

(1) Suzo, sous ce terme, se désigne lui-même.

étendant les bras jusque dans les parties les plus éloignées du monde, recevait son amour, et, pendant une heure, le pressait dans ses bras mille et mille fois ; puis il contemplait et regardait les petites mains de Jésus, saluait la douce petite bouche, admirait tous les petits membres enfantins du trésor céleste, et enfin levant les yeux, il s'écriait, ravi dans son cœur : « Combien Celui qui soutient le ciel et la terre est grand, et en même temps combien Il est petit, comme Il est beau dans les cieux et faible comme un enfant sur la terre ». Le serviteur demeurerait avec Jésus en chantant, en pleurant, en faisant des exercices spirituels, puis après le rendait à sa mère et rentrait avec elle jusqu'à ce que tout fût terminé. (1)

On voit, d'après ce simple extrait, combien sont vivants, pour le mystique, les faits de l'Evangile. On y découvrira aussi, pour peu qu'on y regarde de près, l'absence de toute préoccupation morale. Cette préoccupation est au contraire extrêmement vive dans nos milieux protestants. Nous ne concevons pas qu'une péricope de la Bible n'ait rien à nous dire au point de vue de la conduite de la vie. Et il y a là, évidemment, une source de force, à condition de ne pas pousser les choses à l'excès. Suzo, lui, ne répond pas au don du salut par des résolutions, mais par sa seule joie.

Comme la plupart des mystiques, Suzo ne connaît guère que l'Evangile de l'Enfance et celui de la Passion. Et nous allons retrouver ici, mais enveloppée d'un voile de tristesse, sa sensibilité charmante. Nous voudrions pouvoir citer tout le chapitre qui s'intitule *Du dououreux chemin de croix que faisait le serviteur avec Jésus alors qu'on le conduisait à la mort*. En voici quelques fragments :

Il se rendait toutes les nuits, après matines, à sa place accoutumée, c'est-à-dire dans la salle du chapitre ; et là il s'exerçait à compatiser aux souffrances de son seigneur et de son Dieu, le Christ. Il se levait et allait d'un angle à l'autre afin de n'avoir aucun mouvement de lassitude et de paresse, et afin d'être plus fort et plus joyeux à ressentir les souffrances. Il commençait son pèlerinage avec le Christ à la dernière cène, et le suivait partout jusqu'à ce qu'il l'eût mené devant Pilate. Puis il le prenait devant le tribunal, lors de sa condamnation

(1) Suzo, *L'Exemplaire*, ch. XII.

et parcourait avec lui le pénible chemin du Calvaire depuis le prétoire jusqu'à l'endroit de son supplice... Le serviteur traversait quatre rues avec le Seigneur. En passant par la première, il suivait Jésus allant à la mort, avec le désir d'être privé de ses amis et de tout bien qui passe, et demandait de souffrir, pour la plus grande gloire de Dieu, la pauvreté volontaire et des peines sans consolations. En passant par la seconde rue, il prenait la résolution de rejeter tout honneur et toute dignité, de mépriser le monde en considérant combien le Sauveur était devenu un ver de terre et le rebut de l'humanité. Au commencement de la troisième rue, il s'agenouillait de nouveau, et, baisant la terre, renonçait à toute commodité qui ne fut pas utile et à tout bien-être pour son corps, en considérant les souffrances du tendre corps de Christ. Et lorsqu'il voyait le Sauveur méchamment frappé, il pensait combien justement tous les yeux devraient se mouiller de pleurs, et tous les cœurs pousser des sanglots. Lorsqu'il arrivait à la quatrième rue, il s'agenouillait au milieu du chemin, comme s'il avait été devant la porte par où devait passer le Seigneur, il se prosternait devant Jésus, baisait la terre, criait, priait le Sauveur de ne pas aller à la mort sans lui, demandant de le suivre et se figurant que le Seigneur était obligé de passer tout à côté de lui; il disait alors cette petite prière: *Ave rex noster, fili David...* puis laissait passer Jésus; ensuite il s'agenouillait encore une fois, tourné vers la porte et recevait la croix en disant ce verset: *O crux ave, spes unica...* et le laissait encore passer..... Quelquefois cette vision lui était tellement présente qu'il croyait vraiment marcher corporellement aux côtés de Jésus; il pensait alors au roi David qui, chassé de son royaume, avait autour de lui ses plus fidèles guerriers qui le servaient amicalement. Il s'abandonnait alors à la volonté de Dieu, demandant que tout entière elle s'accomplît en lui. Puis enfin, il lisait la leçon tirée du prophète Isaïe que l'on dit pendant la semaine sainte: *Domine, quis credidit auditui nostro?* où le prophète dépeint si vivement comment le Sauveur a été conduit à la mort. Il sortait du chœur en méditant cette leçon et montait les degrés de la chaire à prêcher. Lorsqu'il était arrivé sous la croix..... il s'agenouillait et contemplait Jésus dépouillé de ses vêtements, au moment où il fut cruellement cloué à la croix. Alors prenant une discipline, et dans un élan de désir se clouant à la croix avec son Seigneur, il demandait de ne jamais plus être séparé de lui, ni dans la vie ni dans la mort, ni dans la souffrance ni dans la joie.

Le serviteur faisait encore intérieurement un autre chemin de croix, c'était lorsqu'on chantait le *Salve Regina* après complies. Il contemplait alors au fond de son cœur comment la pure Mère de Dieu se trouvait auprès du tombeau de son cher Fils, pleurant ce Fils qui était en-

seveli ; il considérait que le temps était venu pour Marie de quitter le tombeau et il lui semblait que c'était à lui de la reconduire... » (1)

La délicatesse de cette dernière pensée est touchante, même pour des chrétiens qui ne font pas profession d'adorer Marie.

En somme Ignace de Loyola qui n'est pas, comme on se l'imagine quelquefois, un mystique mais auquel on ne peut refuser le titre de théoricien du mysticisme, n'a fait autre chose que de populariser, dans les *Exercices spirituels*, le procédé dont se servent Suzo et tant de ses semblables. Qu'il s'agisse dans la contemplation de « l'histoire du mystère » (1^{er} prélude) ou de « la composition de lieu » (2^e prélude), Ignace recommande de mettre tout en œuvre, imagination créatrice, mémoire des sens, etc., pour insuffler aux faits bibliques la chaleur de la vie. Il n'admet pas que son pénitent se borne à tourner les pages d'un herbier. Il veut en faire l'artisan d'une véritable résurgence. Et que nous, protestants, n'ayons rien à retirer de semblables conseils, lorsque nous lisons la Bible, je n'oserais l'affirmer.

2^o Par le procédé que nous venons de rappeler, les mystiques se donnent vraiment une vue du drame biblique. Supprimons, par hypothèse, toute conscience de la participation du moi dans les états de ce genre, accentuons encore leurs traits, déjà plus nettement perçus que dans le cas de simples représentations, et nous aurons une vision. Grâce à cette vue, ou à cette vision, des détails vont venir se greffer sur la donnée primitive. Une vie extraordinaire animera l'ensemble. Et l'impression ressentie pourra être si forte que le mystique, remis en présence des textes, si sobres et si succints, ne les reconnaîtra plus.

Tout ce qu'on dit de cette Passion, s'écrie Angèle de Foligno (2) tout ce qu'on raconte, tout cela n'est rien auprès de ce qu'a vu mon âme. Et je ne peux pas beaucoup plus que les autres la dire comme je l'ai vue.

(1) Suzo, *L'Exemplaire*, ch. XV.

(2) Angèle de Foligno, trad. Hello, p. 131.

J'ai vu dans ma vision, trois fois épouvantable, que la Mère des douleurs, bien qu'elle ait plongé dans la Passion plus à fond que tout autre saint, plus à fond que le disciple aimé, j'ai vu de mille manières qu'elle est incapable de raconter la chose comme elle est ; le disciple bien aimé en est incapable aussi. Et si quelqu'un me racontait la Passion telle qu'elle fut, je lui répondrais : c'est toi, c'est toi qui l'as soufferte !

Certains mystiques, moins assurés qu'Angèle de Foligno de la complète ineffabilité de leurs visions, ont entrepris de raconter la Passion telle qu'elle fut soufferte. Au premier rang d'entre eux, il nous faut citer Anne-Catherine Emmerich. C'est presque une contemporaine. Elle est née en 1774 dans cette terre mystique par excellence qui joint la haute vallée du Danube à la vallée du Rhin et qui, après avoir donné au XIV^e siècle Suzo et Rulmann Merswin, convie encore aujourd'hui les foules modernes à la Passion d'Oberammergau. Religieuse au couvent d'Agnentenberg, près de Dulmen, Anne-Catherine mourut en 1824 dans un grand renom de sainteté. Son couvent avait été dispersé en 1811. Dès ce moment et jusqu'à sa mort, elle vécut dans une petite chambre en proie à d'étranges tourments, meurtrie des marques de la crucifixion qui se rouvraient à jours fixes pour laisser échapper du sang, ne supportant, nous dit son biographe, aucune nourriture si ce n'est un peu d'eau et de temps en temps l'Eucharistie, expiant dans la souffrance et soutenue par d'admirables visions, revivant jour après jour les solennités de l'Eglise, et visitée par tout ce que l'Allemagne religieuse de l'époque possédait de plus pieux et de plus éminent. Pendant les derniers mois de sa vie, un poète vint même s'asseoir à son chevet et s'improvisa son secrétaire. Le poète et la mystique ! Quel thème évocateur de ce qui s'est passé dans tous les temps et dans tous les pays ! Mais que cela nous dépeint bien ce temps surtout, et ce pays ! De la plus significative des alliances un beau livre est né : *La douloreuse Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*.

Nous n'en dirons ici que ce qui touche à notre sujet. Mais marquons bien d'abord qu'Anne-Catherine ne fut pas

ce qu'il convient d'appeler une fidèle lectrice de la Bible. « Extérieurement, nous dit son poète, elle ne connaissait et » ne croyait que le catéchisme, l'histoire populaire de la Bi- » ble, les évangiles des dimanches et des fêtes, et le calen- » drier... Elle n'avait jamais lu l'Ancien ni le Nouveau Tes- » tament ; quand elle était fatiguée de raconter ses visions, » elle disait quelquefois : « Lisez cela dans la Bible » et s'é- » tonnait beaucoup d'apprendre que cela ne s'y trouvait pas ; » « car, ajoutait-elle, on entend dire sans cesse aujourd'hui » qu'il ne faut lire que la Bible, que tout s'y trouve, etc... » (1) On sent à ce dernier trait l'atmosphère luthérienne que res- pirait, malgré son isolement, la mystique et en même temps, qui sait ? (pour ma part je ne me risquerais pas à soutenir le contraire) une pointe contre ces hérétiques qui se refusent à reconnaître tout ce que l'Eglise a ajouté à la Bible de bon et de beau. Quoiqu'il en soit, on ne sera pas autrement surpris que, dans ces conditions, Catherine Emmerich ne « tra- vaille » presque jamais sur la pure donnée biblique. Elle incorpore à ses visions, avec le même empressement, toutes les traditions, aussi bien celles qui ne reposent sur aucune base scripturaire (la légende de Véronique, par exemple) que celles mettant dans les textes ce qui ne s'y trouve pas (p. ex. Jésus, lors de la sainte cène, avant de donner le vin à ses disciples, y aurait ajouté de l'eau). Cependant, il n'est pas impossible de trouver quelques scènes où, en l'ab- sence de toute tradition, la mystique n'a plus devant elle que le texte. Voici l'une de ces scènes qui nous fera sentir sa « manière » :

(1) *La Douloureuse Passion de N. S. J. C.*, trad. de Cazalès. Préface, p. 43.

Outrages des soldats.

Ev. Saint-Matthieu, ch. 27, v. 27-30.

Les soldats du gouverneur, emmenant Jésus dans le prétoire, assemblèrent autour de lui toute la cohorte. Ils lui ôtèrent ses vêtements, l'affublèrent d'un manteau militaire de couleur rouge. Puis tressant une couronne avec des épines, ils la lui mirent sur la tête, ainsi qu'un roseau dans la main droite; après quoi, se mettant à genoux devant lui, ils le bafouaient en disant : « Salut, roi des Juifs ! » Ils crachaient sur lui; ils lui prenaient le roseau et lui en donnaient des coups sur la tête.

Ev. Saint-Marc, chap. 15, v. 16-20.

Les soldats emmènent Jésus à l'intérieur de la cour, c'est-à-dire dans le prétoire, où ils réunissent toute la cohorte. Ils l'habillent d'un manteau couleur pourpre et lui mettent une couronne d'épines qu'ils avaient tressée. Puis ils lui rendent leurs hommages : « Salut, roi des Juifs ! ». Avec un roseau, ils lui donnent des coups sur la tête; ils crachent sur lui, et, se mettant à genoux, ils se prosternent devant lui.

Quand ils eurent fini de se moquer de lui, ils lui ôtèrent le manteau de pourpre et lui remirent ses vêtements.

Ev. Saint-Luc, ch. 22, v. 63-65.

Ceux qui gardaient Jésus se faisaient un jeu de lui donner des coups; ils lui avaient couvert le visage d'un voile, et puis ils l'interrogeaient : Devine quel est celui qui t'a frappé ? Et ils proféraient beaucoup d'autres injures contre lui.

La douloreuse Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, chap. 26 (fragment).

Le couronnement d'épines eut lieu dans la cour intérieure du corps de garde situé contre le forum, au-dessus des prisons. Elle était entourée de colonnes et les portes étaient ouvertes. Il y avait là environ cinquante misérables, valets de geôliers, archers, esclaves et autres gens de même espèce qui prirent une part active aux mauvais traitements qu'eut à subir Jésus. La foule se pressait d'abord autour de l'édifice, mais il fut bientôt entouré d'un millier de soldats romains, rangés en bon ordre, dont les rires et les plaisanteries excitaient l'ardeur des bourreaux de Jésus comme les applaudissements du public excitent les comédiens.

Au milieu de la cour, ils roulèrent la base d'une colonne où se trouvait un trou qui avait dû servir pour assujettir le fût. Ils placèrent dessus un escabeau très bas, qu'ils couvrirent par méchanceté de cailloux pointus et de tessons de pot. Ils arrachèrent les vêtements de Jésus de dessus son corps couvert de plaies, et lui mirent un vieux manteau rouge de soldat qui ne lui allait pas aux genoux et où pendaient des restes de houppe jaunes. Ce manteau se trouvait dans un coin de la chambre : on en revêtait ordinairement les criminels après leur flagellation, soit pour étancher leur sang, soit pour les tourner en dérision. Ils trainèrent ensuite Jésus au siège qu'ils lui avaient préparé et l'y firent assoir brutalement. C'est alors qu'ils lui mirent la couronne d'épines. Elle était haute de deux largeurs de main, très épaisse et artistement tressée. Le bord supérieur était saillant. Ils la lui placèrent autour du front en manière de bandeau et la lièrent fortement par derrière. Elle était faite de trois branches d'épines d'un doigt d'épaisseur, artistement entrelacées, et la plupart des pointes étaient à dessein tour-

nées en dedans. Elles appartenaient à trois espèces d'arbustes épineux, ayant quelques rapports avec ce que sont chez nous le nerprun, le prunellier et l'épine blanche. Ils avaient ajouté un bord supérieur saillant d'une épine semblable à nos ronces : c'était par là qu'ils saisissaient la couronne et la secouaient violemment. J'ai vu l'endroit où ils avaient été chercher ces épines. Quand ils l'eurent attachée sur la tête de Jésus, ils lui mirent un épais roseau dans la main. Ils firent tout cela avec une gravité dérisoire, comme s'ils l'eussent réellement couronné roi. Ils lui prirent le roseau des mains et frappèrent si violemment sur la couronne d'épines que les yeux du Sauveur étaient inondés de sang. Ils s'agenouillèrent devant lui, lui firent des grimaces, lui crachèrent au visage et le soufflèrent en criant : Salut, roi des Juifs ! Puis ils le renversèrent avec son siège en riant aux éclats et l'y replacèrent de nouveau avec violence.

Je ne saurais répéter tous les outrages qu'imaginaient ces hommes. Jésus souffrait horriblement de la soif ; car les blessures faites par sa barbare flagellation lui avaient donné la fièvre, et il frissonnait. Sa chair était déchirée jusqu'aux os, sa langue était retirée, et le sang sacré qui coulait de sa tête rafraîchissait seul sa bouche brûlante et entr'ouverte. Jésus fut ainsi maltraité pendant environ une demi-heure, aux rires et aux cris de joie de la cohorte rangée autour du prétoire.

La comparaison des documents primitifs avec ce qu'ils sont devenus nous amène à faire les remarques suivantes :

1. Catherine Emmerich (est-ce d'accord avec la tradition catholique ?) n'utilise pas le récit de Luc. Il est d'ailleurs, par rapport aux autres, très incomplet, et sa sobriété le gardait d'être choisi. Il n'y est question ni de roi, ni de couronne d'épines, ni de sceptre de roseau, etc. Il a enfin une allure un peu différente.

2. Dans les récits de Marc et de Matthieu, qui sont à peu de chose près identiques, il n'est pas un seul détail qui ne soit utilisé, plus encore pressé à l'extrême. Exemple : « Ils arrachèrent les vêtements de Jésus *de dessus son corps couvert de plaies* et lui mirent un *vieux* manteau rouge de soldat *qui ne lui allait pas aux genoux et où pendaient des restes de houppes jaunes*».

3. Les menus traits sont accumulés et transforment la sobre esquisse évangélique en une planche à la Dürer. On goûtera particulièrement, dans cet ordre d'idées : « la base de la colonne où se trouvait *un trou qui avait dû servir à assujettir le fût*. — Ce manteau se trouvait *dans le coin de la chambre*. — Les épines appartenaient à trois espèces d'arbustes épineux... *j'ai vu l'endroit où ils avaient été chercher ces épines...* » etc. Le rappel de ces insignifiants souvenirs, enregistrés au cours de la vision, donne bien à l'ensemble, quelque réserve que l'on puisse faire d'ailleurs, une couleur et une vie extraordinaires. J'ajoute qu'en nous les rapportant, Catherine Emmerich ne se livre pas seulement à un puéril remplissage. Cela est de bonne psychologie. Chacun sait l'importance anormale, et vraiment disproportionnée à nos états d'âme du moment, que prennent parfois pour nous, dans nos pires douleurs, des choses ridiculement infimes, comme une fente du plancher, une tache sur un vêtement, etc.

4. Notons enfin la crudité voulue de tous les détails. Encore est-il que nos lecteurs doivent nous savoir gré, après la citation qu'ils viennent de lire, de ce que nous ayons tenu à ménager leurs nerfs. Il est certaines pages, chez Catherine Emmerich, qui atteignent les limites de l'horreur et de l'épouvante. On devine, sans qu'il soit besoin d'insister, le parti qu'une âme mystique compte tirer, pour elle-même et pour les autres, d'un étalage aussi angoissant. Mais la spiritualité y gagne-t-elle toujours ? Il est permis de se le demander. La route est longue qui va des sens aux couches profondes de l'âme où s'élaborent, dans le silence, les totales

transformations. La route est si longue que la meilleure volonté du monde risque fort de se perdre en chemin. Si l'on nous permet encore une comparaison — la dernière ! — il y a entre le récit de la Passion tel que l'Evangile nous le donne et celui selon Catherine Emmerich, la même différence qui sépare une croix luthérienne d'un crucifix espagnol. Ces chairs exsangues et bleuies, ces membres déjetés, ces plaies sanguinolentes, cette expression de souffrance atroce qu'a rendus l'artisan avec une fidélité brutale et appliquée, peuvent bien nous donner le frisson, mais c'est au détriment d'émotions tout aussi intenses et autrement vitales. Une croix simple et nue parle moins, mais elle est peut-être plus éloquente. C'est une loi dans le monde des réalités intérieures : il faut payer ce qu'on exprime par la perte de ce que l'on tait. Or ce que l'on tait est ici l'essentiel. Les mystiques font un marché de dupes.

Ne serait-ce pas le dernier mot de l'énigme ? Les mystiques visent à enrichir la Bible. Ils y réussissent, nous venons de le voir, au moins en un certain sens. Mais ils n'ont pas compris que la véritable richesse de la Bible est dans son apparente pauvreté, dans les sous-entendus illimités qu'elle renferme, dans ce qu'elle peut donner de divers — mais de toujours un par le fond ! — à tous les hommes, quels que soient leur temps, leur pays et leurs circonstances particulières. Aussi, dans ce domaine, leurs tentatives sont-elles condamnées à l'oubli, alors que la Bible reste, héritage inaliénable de ceux « qui n'ont pas vu et qui ont cru ».

CH. DOMBRE.